

Une Atlantide coloniale.

Le mythe du continent lémurien et les littératures de l'Océan Indien (Jules Hermann, Malcolm de Chazal)

Les continents engloutis appartiennent-ils aux archétypes de l'imaginaire ? Sans approcher l'énorme corpus engendré par le récit platonicien du *Timée* et du *Critias*¹, plusieurs de ces cousines de l'Atlantide ont donné naissance à une production littéraire ou parascientifique. C'est au mythe du continent lémurien que nous nous arrêterons, en laissant de côté ses prolongements les plus notoires, certains proprement romanesques – par exemple le conte philosophique de Karel Capek *La guerre des Salamandres* (1936)² –, la plupart d'ordre ésotérique : c'est *La Doctrine secrète* de M^{me} Blavatsky (1888), fondatrice de la Société Théosophique, qui inaugure cette exploitation du thème poursuivie ensuite par Walter Scott-Elliott (*The Story of Atlantis and the lost Lemuria*, 1893) ou Rudolf Steiner (*La Lémurie et l'Atlantide*, 1923). Deux textes surtout illustrent les avatars du mythe dans les littératures francophones de l'océan Indien. Publiées en 1927, trois ans après la mort de l'auteur, Jules Hermann, un notable réunionnais amateur de sciences, *Les Révélations du Grand Océan* se présentent comme un ensemble de spéculations pseudo-scientifiques à base de linguistique, d'anthropologie et d'histoire naturelle³. *Petrusmok* de Malcolm de Chazal (1951) se donne pour un « roman mythique »⁴ entassant sans ordre apparent des visions apocalyptiques inspirées par les paysages mauriciens, en général dans un style boursoufflé et diffus qui risque de décevoir le lecteur accoutumé à la brièveté fulgurante des aphorismes de *Sens-Plastique*⁵.

On pourrait se borner à ranger les auteurs dans la catégorie commode des hétéroclites et autres fous littéraires. Mais ces textes offrent l'originalité de déplacer le mythe lémurien dans le contexte colonial de l'hémisphère sud. Écrits par des descendants de colons d'origine française, ils en donnent une version créolisée qui met en perspective les deux hémisphères et la place de l'Européen transplanté aux antipodes. Ils s'inscrivent aussi dans la continuité généalogique d'un autre mythe antérieur, le mythe du Continent Austral Inconnu ; encore un « continent perdu », non pas englouti sous les flots, mais progressivement grignoté par le progrès des explorations après avoir occupé une place essentielle dans l'imaginaire de l'Age classique. On retracera donc l'histoire entrelacée de ces deux continents fabuleux avant de faire le point sur les fonctions poétiques et politiques de ces mythologies.

*

¹ Selon Lauric Guillaud, dans l'introduction à son anthologie (*Atlantide, les îles englouties*, Paris, Omnibus, 2000, p. III), « le mythe de l'Atlantide aurait suscité environ 40 000 volumes à prétentions scientifiques ». Pour une première approche, voir Jean-Pierre Deloux et Lauric Guillaud, *Atlantide et autres civilisations perdues de A à Z*, Paris, Editions E-dite, 2001. Pour une étude approfondie, voir Lyon Sprague de Camp, *Lost Continents. The Atlantis Theme in History, Science and Literature* [1^{ère} éd. 1954], New York, Dover Publications, 1970, et surtout Chantal Foucrier, *Le mythe littéraire de l'Atlantide*. Université de Paris-IV, 1996, 2 vol., ex. dact.

² Sur cet ouvrage, voir Chantal Foucrier, *op. cit.*, p. 623-626.

³ Jules Hermann, *Les Révélations du Grand Océan*, s.l.n.d. [1927], 2 vol., VIII – 432 p. et 281 p., ci-après *R.G.O.*

⁴ Malcolm de Chazal, *Petrusmok* [1^{ère} éd. 1951], Port-Louis (Ile Maurice), Editions de La Table Ovale, 1979, ci-après *P.*

⁵ Malcolm de Chazal, *Sens-Plastique* [1948], Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1985.

L'« horreur du vide » que la tradition scolastique prête à la nature répond aussi à une exigence de l'esprit. A l'ère des explorations, les blancs de la carte favorisent l'émergence d'une géographie imaginaire, « fausse géographie en attendant la vraie, projection de l'espace mental dans le vide géographique » (Georges Gusdorf⁶), où s'esquisse la matérialisation future d'un continent virtuel encore à découvrir. Inversement, lorsque quelques siècles plus tard la topographie du globe sera devenue sans mystère, le vide des étendues océaniques invitera à postuler l'existence d'un monde plein antérieur, d'un ancien continent englouti dont les îles pourraient constituer la trace.

Le sud de l'océan Indien a nourri successivement ces deux types de projection de l'imaginaire. A quelques siècles de distance vont s'y édifier, sur une base « scientifique » ou donnée pour telle, deux grands mythes cosmographiques. Le premier, celui de la Terre Australe Inconnue, se développe en s'appuyant sur des sources antiques à partir du 16^e siècle⁷. Récupéré par la littérature, il fournira jusqu'au dernier quart du 18^e siècle une grande partie des Ailleurs de l'Occident, puisque le « Grand Inconnu Austral » pourvoit aux exigences de localisation de la majorité des utopies narratives classiques. Le second, celui du continent disparu de la Lémurie, dont Madagascar, l'île Maurice et La Réunion constitueraient les buttes-témoins préservées, est élaboré – de la fin des années 1880 jusqu'à sa mort en 1924 – par le Réunionnais Jules Hermann, fécondant la littérature mauricienne de Robert-Edward Hart à Malcolm de Chazal⁸ ; sa trace est encore perceptible dans l'entreprise de lecture du territoire insulaire comme système de signes à laquelle se livre Le Clézio dans *Le Chercheur d'or* ou le *Voyage à Rodrigues*⁹. Deux mythologies indianocéaniques donc, l'une exogène, puisqu'elle résulte de la projection mentale de l'Européen dans un Ailleurs antipodique, l'autre élaborée *in situ* par des insulaires de lointaine ascendance française, sous-tendues l'une et l'autre par une réflexion sur l'altérité du monde austral dans son rapport avec l'Europe.

Première convergence : les deux mythes s'édifient à partir d'un substrat scientifique qui servira de caution à la dérive de l'imaginaire. C'est l'hypothèse, plausible en l'état des connaissances du temps, d'un immense continent austral qui nourrit les utopies et voyages imaginaires jusqu'à la fin du 18^e siècle¹⁰. Au point de départ, une simple spéculation géographique transformée en un dogme scientifique universellement admis par les cosmographes, puis abandonnée lorsqu'à l'occasion de son voyage de 1772 Cook franchit le 71^e parallèle sud. On peut en trouver les sources chez les géographes de l'Antiquité : la théorie de l'Antichtone postule l'existence dans l'hémisphère sud d'une masse continentale égale à celle de l'hémisphère nord afin d'assurer l'équilibre terrestre ; d'où l'idée, par une logique de symétrie, d'une terre australe homologue aux terres boréales et pareillement habitée. Pour

⁶ Cité par Numa Broc, *La Géographie de la Renaissance, 1420-1620*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1986, p. 166.

⁷ L'ouvrage de référence sur le sujet reste la très ancienne thèse d'Armand Rainaud, *Le continent austral, hypothèses et découvertes*, Paris, Armand Colin, 1893.

⁸ Voir Jean-Louis Joubert, « Pour une exploration littéraire de la Lémurie. Une mythologie littéraire de l'océan Indien », in *Annuaire des Pays de l'Océan Indien*, vol. III, Aix-en-Provence, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 1976, p. 51-63, ainsi que, du même auteur, *Histoire littéraire de la francophonie-Littératures de l'océan Indien*, Vanves, EDICEF, 1991, p. 145-146 et 226-228.

⁹ Voir notre article « L'écriture des pierres. Fiction généalogique et mémoire insulaire dans *Le Chercheur d'or* et *Voyage à Rodrigues* de J.M.G. Le Clézio », in J.C.C. Marimoutou et J.-M. Racault (éds.), *L'Insularité, thématique et représentations*, Paris, Université de La Réunion – L'Harmattan, 1995, p. 383-392.

¹⁰ Voir notre ouvrage *L'utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, *S.V.E.C.* n°280, 1991, p. 305-316, ainsi que Werner P. Friedrich, *Australia in Western Imaginative Prose Writing, 1600-1960*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1967.

Cratès de Mallos (2^e siècle avant J.-C.), il existe donc deux mondes parallèles, l'oekoumène et l'Antichtone ; mais, selon Macrobe, « nous ne savons et ne pourrons jamais savoir quelle est cette race d'hommes [celle qui peuple le monde austral], puisque la zone torride est un obstacle qui nous empêche de communiquer avec eux »¹¹ : le dogme de l'infranchissabilité de la zone torride « à cause des feux que lancent les astres », dit Plin¹², subsistera jusqu'aux grandes explorations portugaises du 14^e siècle. Autre obstacle, la croyance aux antipodes a été considérée comme hérétique ; elle est attaquée notamment par Lactance et Saint-Augustin comme contraire à l'unité d'origine du genre humain et au principe de l'universelle prédication de l'Évangile.

Mais la découverte des « Antipodes de l'Ouest » (l'Amérique) ayant créé les conditions psychologiques d'une recherche des « Antipodes du Sud » par exigence de symétrie, l'existence de la « Terra Australis Incognita » s'impose à partir du milieu du 16^e siècle. Ses contours, figurés en 1531 sur la mappemonde d'Oronce Finé, font apparaître un continent que Thevet juge « aussi vaste que l'Afrique et l'Asie réunies »¹³ reliant les côtes aperçues çà et là, la Terre Magellanique (Terre de Feu), la Nouvelle Hollande (Australie), la Grande Jave (Nouvelle-Guinée), censées être des caps avancés du continent austral. En 1756 encore le Président de Brosses estime « qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait dans une si vaste plage quelque immense continent de terre solide au sud de l'Asie capable de tenir le globe en équilibre dans sa rotation », continent dont il évalue la superficie à « plus du tiers de notre globe »¹⁴.

Le choix de la localisation australe, et singulièrement indianocéanique, dans la plupart des grands textes de l'utopie classique tient d'abord aux stratégies d'authentification de la fiction : cette localisation est à la fois plausible et invérifiable. A quoi s'ajoutent les résonances imaginaires du thème austral, territoire de l'*Autre*, comme le suggère une étymologie fallacieuse, symétrique et inverse à l'Europe dont le sépare le plan de disjonction de la ligne équatoriale ; en somme, pour reprendre le titre latin du voyage imaginaire satirique de l'évêque Joseph Hall (*Mundus alter et idem, sive Terra Australis antehac semper incognita*)¹⁵, un monde « autre et même » dont l'altérité résulte d'un retournement antipodique de la norme qui s'apparente au vieux motif du « Monde Renversé ».

Les classiques de l'utopie comme l'*Histoire des Sévarambes* de Veiras¹⁶ (1677-79) ou *Les Aventures de Jacques Massé* de Tyssot de Patot¹⁷ (1715 ?) situent aussi dans l'extrême sud de l'océan Indien des sociétés « modèles » sans propriété privée, ni monnaie, ni économie de marché ; aspiration « révolutionnaire », ou seulement retournement ironique de la norme ? Celle-ci est altérée de façon radicale dans l'utopie de Foigny *La Terre Australe Connue* (1676), située elle aussi dans le mythique continent austral en lisière de l'océan Indien¹⁸. Ses Australiens n'ignorent pas seulement l'inégalité, la propriété privée et l'argent ; êtres parfaits issus d'une première création antérieure à celle de l'Adam biblique, ils ont échappé au péché originel et sont d'autant plus exempts des passions humaines que leur hermaphrodisme leur

¹¹ Cité par A. Rainaud, *op. cit.*, p. 30.

¹² Cité par A. Rainaud, *op. cit.*, p. 51.

¹³ Cité par N. Broc, *op. cit.*, p. 169.

¹⁴ Charles de Brosses, *Histoire des navigations aux Terres Australes*, Paris, Durand, 1756, 2 vol., t. I, p. 13.

¹⁵ G. Antonium, *Hannoviae*, 1607, et réimpression, Amsterdam and New York, Da Capo Press, 1969.

¹⁶ Denis Veiras, *Histoire des Sevarambes*, Paris, Claude Barbin, 1677-79, et réimp., Genève, Slatkine, 1979.

¹⁷ Simon Tyssot de Patot, *Voyages et aventures de Jaques Massé* [sic], Bordeaux, Jacques l'Aveugle, 1710 [en réalité en Hollande vers 1715], et éd. Aubrey Rosenberg, Paris, Universitas, et Oxford, The Voltaire Foundation, 1993.

¹⁸ Gabriel de Foigny, *La Terre Australe Connue*, Vannes, J. Verneuil, 1676, et éd. de F. Lachèvre in *Le libertinage au XVIII^e siècle*, t. XII, *Les Successeurs de Cyrano de Bergerac*, Genève, Slatkine, 1968. Les références renvoient à cette dernière édition.

confère le privilège quasi-divin de l'auto-engendrement. Tous rigoureusement identiques, sans même la différenciation sexuée, communiant tous dans l'évidence de la Raison parfaite, ils constituent une société sans Etat où chacun ne peut vouloir autre chose que ce que veulent tous les autres.

*

Ce qui assure la jonction entre le mythe du continent austral et les *Révélation du Grand Océan* ne relève pas d'une étude de sources : Jules Hermann n'a lu aucun de ces textes, d'ailleurs oubliés en son temps et jamais réédités depuis la publication collective des *Voyages imaginaires* de Garnier¹⁹. On peut penser que l'effondrement du continent austral a laissé comme une place vide dans l'imaginaire que la Lémurie occupera, l'un et l'autre disposant du même ancrage indianocéanique avec un statut de départ identique, celui d'une hypothèse parascientifique rapidement débordée par l'expansion démesurée de l'imaginaire. Si l'on en croit les *Révélation*, il a existé jadis, occupant une partie du « Grand Océan », l'océan Indien et le Pacifique actuels, un immense continent, effacé de la carte par les révolutions du globe, qui fut avant même l'ère tertiaire le berceau de l'humanité. La thèse du continent lémurien, où l'on peut voir une résurgence tardive du mythe cosmographique du continent austral, n'a en soi rien d'original : Jules Hermann l'a empruntée à la science post-darwinienne de la fin du 19^e siècle, notamment à l'*Histoire de la création des êtres organisés* de Ernst Haeckel (1868, T.F. 1874), lequel estime que « c'est là que très probablement l'homme se dégagea de la forme simienne anthropoïde »²⁰. Ce nom fut forgé vers 1830 par le naturaliste anglais Sclater pour rendre compte de la répartition géographique des makis ou lémuriens, primates archaïques bizarrement présents à Madagascar et dans l'archipel malais. Lecteur infatigable de textes exclusivement scientifiques – chez lui, nulle allusion au versant théosophique du mythe –, Jules Hermann multiplie les références à divers savants comme Dumont d'Urville, Hooke Wallace, Blanchard, Milne-Edwards, Moreno, qui tous « supposent qu'un continent austral a relié primitivement Madagascar et les Mascareignes à l'Insulinde et même à la Nouvelle-Zélande » (*R.G.O.*, I, p. 48), thèse dont Geoffroy Saint-Hilaire aurait été le précurseur.

Etayant son argumentation sur la géophysique – c'est au tournant du siècle que se constitue la théorie de la dérive des continents, qu'il semble avoir pressentie avant sa formulation par Wegener –, sur les sciences naturelles (car comment expliquer les similitudes de la flore et de la faune entre Madagascar et les îles polynésiennes ?) et surtout sur la linguistique comparative, Hermann complète l'hypothèse lémurienne d'une étrange théorie des « avènements sidéraux » qui se réclame de l'inévitable Camille Flammarion²¹ ; les chocs avec d'autres corps célestes n'expliquent pas seulement les révolutions du globe, mais aussi l'apparition d'espèces nouvelles à partir de « germes sidéraux ». L'origine extra-terrestre de la Chine, monolithe brutalement incorporé au globe terrestre, explique à la fois l'engloutissement du continent lémurien et la radicale étrangeté naturelle et humaine du monde chinois. Rejoignant la vieille thèse de la panspermie²², Hermann peut ainsi expliquer l'origine des espèces sans faire appel à l'évolutionnisme de Darwin, qu'il admire tout en lui préférant la

¹⁹ Charles-Georges-Thomas Garnier (éd.), *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, Amsterdam et Paris, 1787-89, 36 vol. Cette collection comporte l'essentiel des « classiques » de l'utopie australe des 17^e-18^e siècles.

²⁰ Cité par Jules Hermann, *R.G.O.*, t. II, p. 21.

²¹ Voir *R.G.O.*, t. I, p. 73-74.

²² Sur la théorie de la panspermie et son histoire, voir Hélène Tuzet, *Le Cosmos et l'imagination*, Paris, Corti, 1965, p. 191-195.

théorie des catastrophes de Cuvier ; sans vraiment trancher le débat entre épistémologie du continu et épistémologie du discontinu, les *Révolutions* optent plutôt pour la seconde.

Ici encore, une thèse scientifique – plausible ou non, là n'est pas la question – sert de caution à une dérive de l'imaginaire, très différente de celle des utopistes classiques, mais qui la rejoint en divers points : dialectique de l'Autre et du Même, cratylisme linguistique, réflexion sur l'origine. Le schéma antipodique, qui tend à désigner le monde austral comme une sorte de reflet inversé de l'Europe, revient à placer l'univers utopique sous la dépendance du monde de référence commun à l'auteur et au lecteur, puisque l'Autre procède d'une recomposition du Même et que l'altérité suppose pour émerger un regard qui lui est obligatoirement extérieur. D'où la trajectoire circulaire du récit utopique classique, de l'ici à l'ailleurs puis de l'ailleurs à l'ici, et la fonction de médiation entre les deux mondes du voyageur-narrateur, représentant de la norme européenne au sein de la société imaginaire, puis porte-parole à son retour en Europe du modèle socio-politique de l'utopie australe. Gulliver tente ainsi, sur un mode quelque peu parodique, de convertir ses concitoyens à la parfaite Raison de l'utopie chevaline du *Quatrième Voyage*, tandis que Foigny, s'adressant aux protestants de Genève, invoque l'exemple des Australiens pour « donner de la confusion à ceux qui se disant chrétiens, et assistez très particulièrement de la Grâce, vivent pis que des bêtes, tandis que des Payens, fondez seulement sur des lumières naturelles, font paroître plus de vertu que les Réformés ne font profession d'en garder »²³. L'Europe, apparemment décentrée au profit de l'utopie australe, reste bien le pivot du discours et son destinataire privilégié.

Chez Jules Hermann, héritier d'une dynastie de colons fixée aux Mascareignes depuis le 18^e siècle, le mythe lémurien s'inscrit toujours dans une dialectique de l'Europe et du monde austral, ou plutôt de la métropole et de la colonie, mais il en inverse le sens. Le regard ici est autocentré, il émane d'un monde insulaire investi du privilège rétrospectif de la continentalité, puisque – c'est la thèse du livre – les îles sont les vestiges préservés du continent englouti, et aussi de l'antériorité historique, puisque c'est là qu'est née, à une époque fabuleusement reculée, la prestigieuse civilisation paléo-australe dont les montagnes sculptées de la Réunion et de l'île Maurice constituent la trace : intuition confirmée par l'illumination qui, en 1898, fait apparaître au rêveur la silhouette indubitable d'un géant de pierre, et plus tard sur les falaises du Cap Bernard un véritable « musée zodiacal » (*R.G.O.*, II, 210) dont un ptérodactyle gravé indique assez l'antiquité.

Contre les évidences prosaïques de l'histoire officielle, la protohistoire lémurienne revient à affirmer la priorité secrète de l'hémisphère austral. Dans les *Révolutions du Grand Océan*, le mouvement spatial du nord au sud correspond toujours à une remontée dans le temps. Au fur et à mesure que l'on descend vers le sud émergent les vestiges de civilisations toujours plus reculées : au-delà des dernières cataractes du Nil apparaissent des monuments infiniment plus anciens que ceux de Memphis, de Thèbes ou de Méroé ; et si le savant Bumeister évalue à 72 000 ans l'apparition de l'homme en Egypte, « cette évaluation ne sera rien quand bientôt nous reconnaitrons, sur les bribes de l'ancien continent austral, le passage d'une humanité tertiaire » (*R.G.O.*, II, p. 15, n. 1). Balisant l'itinéraire Nord-Sud de l'Inde aux Mascareignes, des temples souterrains d'Ellora aux montagnes sculptées de l'île Bourbon émergent les témoignages d'un passé de plus en plus archaïque (*R.G.O.*, II, p. 17-22). Et pourtant Jules Hermann doit se résigner à cette évidence historique : les Mascareignes étaient désertes lorsque les Européens y abordèrent. La prestigieuse civilisation lémurienne, détentrice de savoirs inconnus à la science moderne attestés par un gigantesque travail de sculpture des montagnes, a été anéantie au quaternaire par les catastrophes du globe. Si l'humanité du paléo-

²³ G. de Foigny, *op. cit.*, p. 66.

austral a survécu à Madagascar, c'est dans un « état prostral » (*R.G.O.*, II, p. 16) : les Malgaches sont des Lémuriens dégénérés, dont la langue seule conserve quelque chose de la pureté primitive.

C'est précisément par le biais de la langue que va se résoudre la dialectique du nord et du sud, de l'Europe et du monde austral. Le malgache, ou plutôt le proto-malgache lémurien, constitue la langue mère de l'humanité. Il a été, notamment, la source de l'ancien parler des Gaules, laissant sa marque encore repérable dans la toponymie française, comme l'attestent les quelque 200 pages que Jules Hermann consacre à son analyse étymologique à partir de racines malgaches, région par région. Nous voici à Marseille :

« LA CANEBIERE, de *Lakanabe iera*, les grands bateaux en amont, où les grands bateaux atterrissent » (*R.G.O.*, I, p. 252).

En s'abandonnant au jeu analogique de la cabale phonétique, Hermann en vient à réinterpréter la toponymie parisienne la plus banalement française, justifiant le nom donné au cimetière Montparnasse par *tsy mety ery*, « où l'on ne veut pas être là », et *para nazo*, « là les caveaux déjà faits ». Quant à la Sorbonne, c'est *Sorabonina hitra*, « là où l'on donne les grades, les diplômes ! » (*R.G.O.*, I, p. 419-420). Ainsi, « toute la nomenclature géographique de la France dépend d'une langue unique que nous retrouvons aujourd'hui dans toute sa pureté à Madagascar » (*R.G.O.*, I, p. 396). Recouvertes par la romanisation, qui a substitué le latin au malgache, ces traces de l'origine lémurienne de l'ancienne langue gauloise ont cessé d'être interprétables pour l'Européen d'aujourd'hui. Elles le redeviennent cependant pour le colon créolophone qui s'est ressourcé *in situ* à la langue originaire par l'entremise du créole des Mascareignes, issu du « franco-madécasse » élaboré à Fort-Dauphin au 16^e siècle²⁴. La réappropriation de l'origine lémurienne oubliée implique donc, comme le périple circulaire de l'utopie classique, un double itinéraire nord-sud : migration linguistique du malgache au gaulois à l'époque anté-historique, puis trajet inverse de l'Européen créolisé qui, sous l'apparence d'un lointain exil colonial, retrouve aux Mascareignes ses véritables racines. La colonisation européenne des îles est ainsi pleinement justifiée ; mais elle a elle-même pour antécédent une autre colonisation antérieure qui en inverse le sens, faisant du monde austral le lieu de l'origine et de ses habitants actuels non pas des expatriés dans une terre privée d'histoire, mais des héritiers autochtones d'une proto-histoire d'une fabuleuse antiquité.

Passons sur les évidentes résonances politiques du mythe lémurien, conçu en une époque où l'île Bourbon voit dans la conquête de Madagascar (1895) l'occasion de concrétiser sa vocation de « colonie colonisatrice ». « Tu y retrouves, sans t'en douter, la race océanienne d'où sont partis les Européens autochtones » (*R.G.O.*, I, p. 179), s'exclame l'auteur dans une éloquente apostrophe à la France conquérante, rappelant au passage qu'il a été lui-même sollicité par Gallieni pour participer aux travaux de la toute récente Académie malgache (*R.G.O.*, I, p. 243). Passons également sur le racisme ingénu qui fait de la race blanche, paradoxalement préservée aux îles dans toute sa pureté, l'archétype de l'humanité primitive²⁵ : les Lémuriens après tout sont des « pré-Aryens », et il ne faut pas s'étonner de trouver, taillée dans les montagnes de l'île, une image de vierge figurant « exactement le type généralisé actuellement par la jeunesse créole des îles Mascareignes » (*R.G.O.*, II, p. 208). Revenons plutôt à ce qui peut réunir le mythe lémurien et la tradition de l'utopie australe. Les convergences ne tiennent pas à l'expression d'un idéal socio-politique explicite : Hermann n'explique guère en quoi a pu consister la civilisation des Lémuriens, se bornant à indiquer que

²⁴ *R.G.O.*, t. I, p. 2. Lapsus probable pour 17^e siècle, la colonie ayant été fondée en 1643.

²⁵ Hermann affirme clairement l'antériorité de la race blanche sur toutes les autres, puisqu'elle était déjà présente avant la grande catastrophe (*R.G.O.*, II, p. 208).

« la philosophie fut leur religion » (*R.G.O.*, II, p. 213) et qu'ils adoraient les astres, ce qui rappelle le déisme naturaliste en forme de culte solaire présent dans la majorité des utopies australes, ainsi chez les Sévarambes de Veiras.

Mais les convergences majeures concernent la thématique de l'origine et la réflexion linguistique, associées chez Jules Hermann comme dans l'utopie classique à la quête du « Grand Inconnu Austral », dont le récit de la Genèse est souvent l'hypotexte secret ; ainsi les jardins des Australiens de Foigny présentent-ils une topographie symbolique qui les assimile au Paradis terrestre, lieu originaire de l'humanité. Pourtant, c'est plutôt une contestation des modèles explicatifs bibliques qu'on trouve dans ces textes d'inspiration libertine. S'appuyant sur une très ancienne tradition, issue à la fois du mythe platonicien de l'Androgyne et d'une lecture hétérodoxe de la Genèse conduisant à l'hypothèse d'une humanité préadamitique bisexuée, Foigny fait de ses Australiens hermaphrodites les descendants d'une première création, bien antérieure à celle de l'homme selon la doctrine officielle de l'Eglise et infiniment plus parfaite, car non souillée par le péché²⁶

La thèse des géants lémuriens revient de même à contester le dogme religieux de l'unité originaire des races humaines – Hermann est polygéniste – et simultanément à reculer jusqu'à l'ère tertiaire voire secondaire l'émergence de l'homme que la science admise tient pour récente. Toutefois, récusant en bon héritier du positivisme les explications créationnistes de type religieux, Hermann est conduit à déplacer sans la résoudre la question de l'origine : les différentes races humaines ont été introduites sur terre en divers temps par des « avènements sidéraux », c'est-à-dire à la faveur de collisions du globe avec des corps célestes (*R.G.O.*, II, p. 192 sq.). L'homme est donc un extra-terrestre, les Chinois étant, si l'on peut dire, plus extra-terrestres que d'autres, car issus du dernier en date de ces cataclysmes cosmiques.

Les rencontres sont encore plus nettes dans le domaine linguistique. Il existe bien dans les utopies une « théorie australe de la langue » concrétisée par la création d'un langage rationnel autorisant l'expression transparente de la pensée. On rejoint ici à la fois la nostalgie de la « lingua humana », la langue primitive antérieure à la confusion de Babel, l'ambition avortée d'une langue universelle que caressèrent Leibniz ou les théoriciens de la « Grammaire générale »²⁷, et le vieux rêve cratylien d'une transparence du signe née de l'adéquation nécessaire du mot à la chose²⁸. Les Australiens de Foigny pratiquent un langage simplifié, où les voyelles désignent les substances et les consonnes des qualités ; ainsi, « ils forment si parfaitement leurs noms qu'en les entendant on conçoit aussitôt l'explication et la définition de ce qu'ils nomment [...] ; on ne peut nommer aucune chose en ce pays qu'on n'explique sa nature en même temps »²⁹. Jules Hermann définit dans les mêmes termes la langue primitive des Lémuriens :

« Quand on prononçait un mot, on faisait comprendre ce qu'il était, comment était ce qu'on indiquait » (*R.G.O.*, I, p. 226).

« *Toujours les noms donnés étaient descriptifs, indicatifs, révélateurs de la notion connue, autodidactiques en un mot* » (*R.G.O.*, II, p. 212, en italiques dans l'original).

Les deux mythes, celui de la Lémurie hermanienne et celui du continent austral des utopies, renvoient donc bien à une même quête, celle d'un temps premier et d'une

²⁶ Voir Pierre Ronzeaud, *L'utopie hermaphrodite*, Marseille, Editions du CMR 17, 1982.

²⁷ Voir les ouvrages de Paul Cornelius, *Languages in Seventeenth and Early Eighteenth Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965, et Umberto Eco, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Points-Seuil, 1997.

²⁸ L'histoire de la rêverie cratylienne a été faite par Gérard Genette (*Mimologiques, voyages en Cratylie*, Paris, Le Seuil, 1976).

²⁹ G. de Foigny, *op. cit.*, p. 130.

surhumanité aurorale en communion avec un monde plein, antérieure à l'opacité du langage, un monde où tout parlait, où tout faisait sens³⁰. Mais le continent qui portait ce monde n'a jamais existé, ou alors il s'est englouti dans les profondeurs océaniques, laissant pour seul recours au rêveur le déchiffrement incertain des signes sur les îles qui en sont le vestige.

*

Passer de Jules Hermann à Malcolm de Chazal, c'est passer d'un discours certes toujours guetté par la dérive paranoïaque, mais donné pour scientifiquement fondé, aux tranches et aux vaticinations d'un visionnaire dont le monologue inspiré se soustrait délibérément aux critères du vérifiable³¹. Principal affleurement du mythe lémurien au sein d'une œuvre proliférante qui constitue à la fois une poétique, une cosmogonie et une mystique, l'« apocalypse mauricienne » de *Petrusmok* prend explicitement pour modèle le prophétisme biblique, offrant un discours lyrique souvent opaque et peu propice au résumé³². La thèse du continent lémurien, explicitement rapprochée de celle de l'Atlantide, est pourtant énoncée dès le début du livre avec une relative clarté :

« L'île Maurice véritablement faisait partie naguère, au temps où elle était *Petrusmok*, du *Grand Continent Lémurien* qui brassait [sic] du sud de Ceylan vers la Patagonie, en forme de croissant. Ce continent était habité par des Rouges. Ces terres se sont effondrées. Et l'île Maurice est restée comme une Canarie au sein de cette Atlantide.

Nos montagnes sont taillées. Nulles plus que le *Pieter-Both* et le *Corps de Garde* n'en portent le signe indélébile.

L'Age de la Pierre ici fut précédé de l'Age de la Non-Idolâtrie dans le Roc. *Petrusmok* fut un Eden, où les suprêmes symboles furent connus » (*P.*, p. 15).

On retrouve ici, transposées à l'île Maurice, les données cosmographiques du mythe lémurien selon Jules Hermann, associées à la quête des origines pour l'Européen expatrié transplanté sous les Tropiques, ainsi qu'au motif des montagnes sculptées par une humanité anté-historique. La source principale de Malcolm de Chazal est en effet Jules Hermann à qui il rend hommage³³. Il a relaté les circonstances dans lesquelles il a pris connaissance des *Révélation du Grand Océan* par l'entremise du poète mauricien Robert-Edward Hart³⁴. Toutefois, si Chazal reconnaît l'« incalculable érudition » d'Hermann, saluant en lui « un visionnaire et un imaginaire de grande envergure » (*P.*, p. 502), il souligne également ses limites :

« L'écrivain ne conçut point d'autre ambition que de retracer le passé physique de la civilisation lémurienne – l'aspect poétique, métaphysique, mythique et biblique des montagnes lui échappant totalement et le dépassant » (*P.*, p. 502).

³⁰ Sur les questions linguistiques dans les *Révélation*, voir J.C.C. Marimoutou, « La Lémurie : un rêve, une langue », in *Ailleurs imaginés*, Cahiers CRLH-CIRAOI n°6, Paris, Didier-Erudition, 1990, p. 121-132.

³¹ On trouvera une excellente introduction à l'œuvre de Malcolm de Chazal dans l'ouvrage déjà cité de Jean-Louis Joubert (*Littératures de l'océan Indien*, p. 137-149), à compléter éventuellement par les entretiens recueillis par Bernard Violet (*L'ombre d'une île. Malcolm de Chazal*, Toulouse, L'Ether Vague – Patrice Thierry, 1994) et par la biographie de Laurent Beauflis (*Malcolm de Chazal*, Paris, La Différence, 1995).

³² L'entreprise a pourtant été tentée par Christophe Chabbert, *Petrusmok de Malcolm de Chazal : radioscopie d'un roman mythique*, Paris, L'Harmattan, 2001. Du même auteur, on préférera *Malcolm de Chazal, l'homme des genèses* (Paris, L'Harmattan, 2001), étude de la cosmogonie chazalienne appuyée essentiellement sur *Petrusmok*.

³³ Voir notamment *P.*, p. 19-20 et p. 502-503.

³⁴ M. de Chazal, *Sens unique*, Port-Louis (Île Maurice), Le Chien de Plomb, 1974. Robert-Edward Hart (1891-1954) fait lui-même écho au mythe lémurien de Jules Hermann dans son œuvre principale, *Le Cycle de Pierre Flandre*, ensemble de romans, de poèmes et de proses poétiques publiés de 1928 à 1936.

De fait, la Lémurie chazalienne s'appuie sans le dire sur d'autres sources, auxquelles la lecture des *Révélation*s a simplement apporté une validation « scientifique » que l'auteur considère finalement comme secondaire. Cultivant dans ses premiers contacts avec les milieux littéraires parisiens, à l'occasion de la publication de *Sens-Plastique* en 1947, son personnage de « génie » fils de ses œuvres, Malcolm de Chazal tient à apparaître auprès des surréalistes ou de la NRF comme une sorte d'aérolithe littéraire – « une pierre venue d'une autre planète »³⁵, écrira Paulhan, qui pourtant a immédiatement identifié les affinités théosophiques de l'œuvre :

« Malcolm de Chazal est donc un occultiste. Voilà le premier point. Mais c'est un occultiste singulier entre les occultistes. C'est d'abord un occultiste sans tradition. Il l'affirme, et je n'hésite pas un instant à le croire, tant ses explications sont ici directes, naïves et de toute évidence sincères »³⁶.

Confiance injustifiée, car l'auteur de *Petrusmok* est imprégné d'une forte tradition ésotérique : comme tous les membres de sa famille, il a appartenu à l'Eglise swedenborgienne de la Nouvelle Jérusalem, dont la branche mauricienne fut fondée le 11 janvier 1859 par son arrière-grand oncle Edmond de Chazal ; d'autre part, son ancêtre François de Chazal de la Genesté, fondateur, avec son frère François-Régis de Chazal de Chamarel, de la lignée des de Chazal dans l'île, où ils s'installèrent en 1763, est connu des historiens de l'ésotérisme pour avoir été initié à la fraternité des Rose-Croix et familier du comte de Saint-Germain³⁷. Reste que le motif du continent lémurien n'est présent semble-t-il ni chez Swedenborg, à qui au demeurant Chazal doit beaucoup³⁸, ni dans la tradition rosicrucienne à laquelle appartenait son ancêtre, dont il dit d'ailleurs n'avoir appris les activités hermétiques qu'en 1947 par une lettre de René Guénon³⁹. C'est bien Hermann qui a intégralement fourni les données factuelles relatives à la Lémurie dans *Petrusmok*, mais non les autres éléments venus de la tradition ésotérique et notamment de Swedenborg qui s'y sont agrégés pour former une mythologie totalement personnelle, aussi riche et complexe que celle d'un William Blake par exemple.

Parcourant l'île en tous sens, soit physiquement, soit en esprit⁴⁰, Chazal pratique la technique sans doute d'origine swedenborgienne de la transe extatique volontaire et, à partir d'une contemplation hallucinée des montagnes mauriciennes, se transporte à volonté dans le temps et dans l'espace. *Petrusmok* est un journal, quasiment jour par jour, des visions ainsi obtenues sur une durée de quelque six mois (11 juillet 1950-25 janvier 1951), lesquelles le rendent témoin et même participant du monde lémurien de l'île il y a des millions d'années. Au fil de cette succession de visions et de révélations stimulées par cette mystérieuse aptitude

³⁵ Jean Paulhan, « Malcolm de Chazal, l'homme des passages », Préface à *Sens-plastique* [1948], Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1985, p. IX.

³⁶ *Op. cit.*, p. XIV.

³⁷ Sur ces antécédents familiaux on trouvera d'abondantes informations dans la thèse de Christophe Chabbert déjà citée, notamment p. 32-45. Le diplôme d'admission de François de Chazal à l'ordre des Fraternités Rosae Crucis a été publié par Laurent Beaufils (*op. cit.*, p. 16-17).

³⁸ Bien qu'il ne soit guère enclin à le reconnaître : « Les thèmes swedenborgiens n'ont rien à voir avec mon œuvre. Je défie quiconque de faire des rapprochements entre ces deux approches spirituelles vers l'invisible. Swedenborg s'occupe de l'"autre monde". Je m'attache uniquement à expliquer celui-ci » (lettre à Jean Paulhan du 23 novembre 1947, in M. de Chazal, *Correspondance avec Jean Paulhan*, Toulouse, L'Ether Vague, 1987, p. 62). A peu de chose près contemporain de *Petrusmok*, un traité peu connu comme *Le Livre de Conscience* [1951], rééd. Arma Artis, Paris, s.d., laisse entrevoir pourtant la profondeur de l'imprégnation swedenborgienne.

³⁹ Chazal, qui fait référence à cette lettre dans une correspondance à Paulhan du 15 octobre 1947, ignorait-il vraiment tout jusque là de cette tradition ? La discussion est ouverte sur ce point.

⁴⁰ La densité de la toponymie atteste l'intensité de cette appropriation du territoire insulaire : Laurent Beaufils (*op. cit.*, p. 91) dit avoir relevé dans *Petrusmok* 140 noms topographiques cités 1048 fois.

herméneutique qu'il appelle « la divination des montagnes » (*P.*, p. 21, p. 45), le poète va construire, à partir du foisonnement de signes gravés dans le roc qui s'animent sous ses yeux en figures vivantes, une représentation de ce qu'on pourrait appeler l'utopie lémurienne. Conformément aux stéréotypes institutionnels de l'utopie classique, la société protohistorique de *Petrusmok* – nom lémurien de l'île – ignorait la propriété privée, l'argent, la contrainte de l'Etat et de la Loi :

« L'Argent n'existait pas. Les biens appartenaient à la tribu. Les êtres n'avaient nul besoin d'autre chose que de la nourriture spirituelle et physique. Et entasser n'avait aucun sens, car la société n'était pas cloîtrée, mais formait un tout. La famille débordait dans la tribu, et il n'y avait qu'une table : on vivait en commun. Et ce qui seulement partageait les plats, était la sagesse. Le mot "bien" (propriété) était identique au mot "bien" (le commun avantage). La bonté était civile, sociale, politique, vivante tout à la fois – coordonnée au Grand Tout. C'était l'Eden. Et Adam et Eve étaient nus. Et le Roi du Ciel gouvernait les cœurs » (*P.*, p. 139).

On retrouve chez les Lémuriens de Chazal, comme chez ceux d'Hermann ou chez les Australiens de Foigny, la même association entre le tropisme « sudiste » d'une part – « Je savais, par les Arcanes insondables, que la Révélation était dans le Sud » (*P.*, p. 215), fait dire Chazal à l'ancêtre fondateur de la lignée –, la quête régressive de l'Eden originel d'autre part, appuyée sur un intertexte biblique réinterprété d'une manière encore plus hérétique que dans *La Terre Australe Connue*, enfin la rêverie cratylienne d'un « langage absolu qui donne l'essence des choses, par analogie des sons » (*P.*, p. 105). *Petrusmok* fournit de nombreuses listes de ces mots lémuriens « phonético-métaphysiques », où « l'image était intégrée, le son donnant la forme même des choses, par *correspondances* » (*P.*, p. 133), comme l'avait déjà fait Foigny en présentant le « langage philosophique » du continent austral. La convergence s'affirme encore dans la thématique de l'indifférenciation des sexes. « Le *Pré-né* était Homme-Femme », affirme Chazal (*P.*, p. 342). A l'image des hermaphrodites préadamites de Foigny, ou des Androgynes platoniciens, « l'homme et la femme formaient une seule chair dans le Paradis Terrestre. Adam était sur la poitrine d'Eve, et formait corps avec son souffle. Le souffle de la femme donnait *respiration* à l'esprit de l'homme [...]. Et les sexes confondus ne paraissaient pas. Les corps étaient perdus en eux-mêmes, et ne pouvaient se disjoindre » (*P.*, p. 344-345). Comme la transparence linguistique des mots aux choses, l'androgynie originelle a été fissurée par la Chute, de sorte que « l'être, au lieu d'être le "corps-un" », s'est transformé en « deux entités de soi-même, personnalité scindée, l'être coupé en deux » (*P.*, p. 343).

C'est en ce point que le mythe lémurien de *Petrusmok* s'écarte beaucoup de ses hypotextes réels ou potentiels. Laissons de côté la question de savoir si l'ère lémurienne est ou non antérieure à la Chute – le texte manifeste sur ce point un certain flottement – pour nous demander plutôt en quoi selon Chazal cette chute a pu consister, et comment en sortir. *Petrusmok* n'évoque jamais la version biblique du péché originel. En revanche un motif est véritablement obsédant, celui de la condamnation des idoles, posée en code de lecture par les épigraphes liminaires : « Tu ne te feras point d'image taillée » (*Exode*, 20-4) ; « Si tu m'élèves un autel de pierre, tu ne le bâtiras point en pierres taillées ; car, en passant ton ciseau sur la pierre, tu la profanerais » (*Exode*, 20-25). Interprète de l'auteur, un prophète lémurien annonce le temps où « l'Eglise des Symboles fera place à l'Eglise des Statues. L'idolâtrie sera dans tous les cœurs » (*P.*, p. 125) ; ce temps, bien entendu, c'est le nôtre. Il semble bien que pour Chazal la Chute réside dans la transgression de cet interdit. Devant le Pieter Both que « le ciseau de l'homme a profané » le narrateur s'identifie à Moïse pour rappeler la condamnation de l'*Exode* et assimiler Chute et Idolâtrie : « Toute Chute amène à la Statue

[...]. Et Statue est la roche taillée. Donc Chute est la roche taillée » (*P.*, p. 466). Assimilation qui ne manque pas de faire problème, puisque c'est la lecture des montagnes et le décryptage des figures taillées dont elles sont couvertes sous le regard extra-lucide du Voyant qui en livre le sens caché ; ainsi, complétant le schéma illustré de la « Rose-Croix infernale sur le Pieter-Both » (*P.*, p. 353), Chazal récapitule-t-il les mythes, tous négatifs, figurés sur les flancs de la montagne maudite : *Satan*, le *Roi du Monde*, le *Porc Couronné*, l'*Homme au Pschent*, l'*Homme à la Tour*, etc. Ce qui revient à dire que l'entreprise lémurienne de sculpture des montagnes, et par voie de conséquence l'entreprise herméneutique du poète visionnaire qui en décrypte le sens, s'inscrivent dans la sphère négative de la Chute, voire tombent sous le coup de la condamnation de l'idolâtrie :

« Et je lève les yeux. Quelle horreur ! *Tu ne te feras pas d'images taillées*. Suprême blasphème : ces montagnes sont "travaillées" [...] Le *totem immédiat* a fait place au *totem inscrit*, par voie de l'esprit humain idolâtre, lié à la chair, loin du Symbole » (*P.*, p. 11).

Ce qu'on croit comprendre, c'est que la Chute est liée non pas exactement à l'avènement de l'homme⁴¹, mais à celui de la conscience réflexive et de l'individuation ontologique :

« L'homme fut changé en Narcisse. Il ne put plus voir la vie. Il se voyait lui-même dans tout, et non l'Universel Homme, vase du Divin. Et sa propre image cacha la face intime des choses. L'homme ne vit plus Dieu, mais seulement un misérable moi dans tout. Et ce fut la Chute » (*P.*, p. 307).

L'Art, propagateur de « faux mythes » (*P.*, p. 308), et plus généralement toute forme de représentation, participe alors du monde de la Chute. Mais peut-être est-il aussi ce qui peut l'en racheter. Chazal, qui se voit à la fois en Christ et en Précurseur (« Je suis Christ du passé et Jean Baptiste de ce qui vient », *P.*, p. 220), s'assigne, dit-il, un seul but : « remettre l'homme dans la vie, tel que l'en a chassé la Chute » (*P.*, p. 309) ; ce qui implique toujours un rapport avec le sol de l'île, mais qui en inverserait le sens : non plus sculpter les montagnes dans la forme humaine, comme le firent les Lémuriens, mais faire de l'humain l'homologue du minéral⁴². Ainsi s'accomplit « l'anti-idolâtrie, l'anti-personnification, la roche qui devient chair, la pierre changée en homme – à l'opposé de l'homme devenu pierre, qui est le geste idolâtre de *personnification*, statue taillée, mimique de Dieu, et par le fait suprême blasphème » (*P.*, p. 310). C'est le corps même du poète démesurément dilaté qui devient le corps de l'île, le Moi et le Monde fusionnant dans l'indistinction d'une unité enfin retrouvée. Il faudrait pouvoir tout citer de ce très beau texte animé par un sentiment délirant de toute-puissance :

« Mon crâne est le *Pouce* : vois mon nez qui désigne, doigt qui heurte les cieux.
Je m'étends et je mors les terres de mes bras qui embrassent et serrent ce sol, de la *Montagne des Signaux* aux derniers versants de *Flacq*.
Mon grand corps s'étend et monte, et mon ventre poli est le *Haut-Plateau*, où mon ombilic, comme une cerise, fleurit dans le *Trou-aux-Cerfs*. [...]]
Je suis le Génie de ces Lieux. L'été de mon âme fait du *Trou-aux-Cerfs* le Centre du Monde. Quand je crée, je suis un dieu, et *Curepipe* est Athènes. Que je cesse d'œuvrer, et le *Trou-aux-Cerfs* n'est plus qu'un rectum purulent, et *Curepipe* une fiole pourrie où couvent des immondices » (*P.*, p. 155-156).

Contrairement à ce qu'aurait pu laisser penser la tabou jeté sur la représentation idolâtre, l'Art est ici investi d'une puissance démiurgique pleinement positive. Fusionnant le

⁴¹ Ce qui semble être l'interprétation de Christophe Chabbert (*op. cit.*, p. 238-239).

⁴² On se reportera aux belles analyses de Serge Meitinger (« Malcolm de Chazal : corps de l'île et poétique du fragment », in *L'Insularité...*, *op. cit.*, p. 393-401).

corps charnel du poète et le corps pétré de l'île, l'acte poétique est une rédemption qui arrache le monde à la Chute et une création continuée qui le maintient à l'existence.

*

Les constantes et les fonctions de cette mythologie lémurienne dont on a tenté d'esquisser la généalogie paraissent recouper pour une part, mais pour une part seulement, celles du mythe de l'Atlantide. Il s'agit dans les deux cas d'une fiction régressive de retour aux origines à la faveur d'un saut dans une protohistoire fabuleuse infiniment lointaine : l'humanité lémurienne des *Révélation du Grand Océan* renvoie l'émergence de l'espèce à l'ère tertiaire dans un espace-temps non reconnu par la science officielle, plus ou moins confondu avec l'Eden biblique dans *Petrusmok*. Seconde convergence, le continent lémurien, comme l'Atlantide, a été détruit par une catastrophe et ses habitants anéantis. Mais il n'est pas tout à fait impossible de renouer avec ces derniers, ni de retrouver les traces du continent perdu. Les exploitations littéraires de l'Atlantide mettent en jeu une quête « archéologique » du continent disparu et de la civilisation anéantie ; abolissant l'espace-temps au profit de quelques initiés, elle se réalise par l'écriture⁴³. Ici, les îles sont les vestiges de la Lémurie perdue, et pour qui sait déchiffrer l'écriture secrète de leurs montagnes une communication est possible par-delà le temps avec l'humanité protohistorique. Enfin, de même que les Atlantes constituaient pour Delisle de Sales un « peuple instituteur »⁴⁴ créateur de la civilisation-mère, les Lémuriens selon Hermann ont possédé des techniques et une sagesse aujourd'hui oubliées (*R.G.O.*, II, p. 175), alors que Chazal les voit comme les détenteurs d'un savoir ambigu lié à la fois à la perfection édénique perdue et à la chute idolâtrique qui a brisé l'unité primitive.

D'autres aspects du mythe paraissent toutefois plus spécifiques, et largement conditionnés par leur contexte géographique et culturel. Il s'agit d'abord d'un mythe « sudiste », intimement lié à l'hémisphère austral et à son imaginaire propre, résurgence d'un autre mythe géographique, celui du Continent Austral Inconnu des cosmographes et des utopistes de l'âge classique ; « continent perdu » lui aussi, dont la Lémurie célébrerait le deuil et constituerait la trace. De sorte qu'interroger les vestiges de la Lémurie, c'est en réalité amorcer la remontée archéologique au continent austral qui l'a précédé, donc chercher la trace d'une trace. Quête fantasmagorique de l'origine, cratylisme linguistique, montagnes sculptées et conception hiéroglyphique du monde conçu comme une écriture cryptée : Hermann et Chazal s'inscrivent dans la continuité thématique d'un imaginaire de l'extrême sud auquel il faudrait rattacher, outre les utopies australes classiques, certains romans d'aventures initiatiques comme *Arthur Gordon Pym* de Poe ou *La montagne morte de la vie* de Michel Bernanos.

C'est, secondement, un mythe insulaire, bien qu'il prenne pour objet un espace continental. Ecrits dans l'océan Indien par des insulaires profondément attachés à leur statut et ancrés dans leur sol, les deux textes établissent avec le territoire de l'île une relation hautement privilégiée : c'est un espace borné et infime perdu dans le vide océanique, mais qui ouvre imaginairement sur une immense étendue continentale ; c'est une terre apparemment dépourvue d'Histoire, puisque la présence humaine aux Mascareignes n'est pas antérieure au 17^e siècle, mais qui renvoie pour qui sait en déchiffrer les signes à la protohistoire prestigieuse de la civilisation lémurienne. L'île, lieu périphérique et dérisoire confetti sur la mappemonde, devient ainsi un lieu de centralité voire un *axis mundi*.

⁴³ Concernant ces derniers points on se reportera notamment aux analyses de Chantal Foucrier (*op. cit.*, p. 541).

⁴⁴ Cité par Chantal Foucrier, *op. cit.*, *ibid.*

La relation imaginaire du continent englouti et des îles qui en sont la trace peut ainsi se développer en dialectique du tout et de la partie, de l'un et du multiple. On voit émerger chez Hermann l'idée d'une *koïnè* indianocéanique, d'une communauté culturelle et géographique unissant les pointes émergées de l'ancien continent lémurien : Madagascar, Maurice, Réunion, Seychelles. Chez Malcolm de Chazal, il s'agit plutôt de passer d'une perception dualiste à une appréhension moniste du réel : l'île, figure de séparation, devient symbole de totalité, la lecture visionnaire des montagnes, qui dévoile la forme humaine gravée dans le roc, précède l'acte d'écriture poétique, qui identifie le corps du poète à l'univers et rétablit l'unité primitive du moi et du monde.

Enfin le mythe lémurien est justiciable d'une lecture politique⁴⁵. Les deux textes ont été élaborés par des descendants d'Européens impliqués dans la vie politique locale, à une époque où les îles sont encore officiellement des colonies, et dans un contexte historique où la question coloniale est au premier plan. Les *Révélation du Grand Océan* ont été écrites dans les années de la conquête de Madagascar, fortement soutenue par la classe politique réunionnaise à laquelle appartenait Jules Hermann. L'hypothèse lémurienne lui permet à la fois de justifier la colonisation de la Grande Ile et de penser la relation entre La Réunion – alors colonie – et sa métropole : la langue lémurienne n'est pas seulement à l'origine du malgache et du parler créole, elle rend compte aussi de la toponymie française. La relation coloniale n'est pas rompue, mais elle est renversée : la vraie métropole se trouve dans l'océan Indien, la périphérie est devenue centre. Chez Malcolm de Chazal, le contexte est au contraire celui de la décolonisation : l'essentiel des écrits de ce « Grand Blanc » déclassé en rupture avec son milieu⁴⁶ est contemporain des débats sur l'indépendance de l'île Maurice, octroyée par l'Angleterre en 1968 et dont il fut un partisan actif, en complète opposition avec sa caste d'origine⁴⁷. Au lieu d'exprimer symboliquement la relation entre la colonie et sa métropole, aspect chez lui tout à fait absent, la fiction lémurienne permet de magnifier l'île promue continent, et même univers. C'est plutôt dans cette dernière direction que s'engage aujourd'hui dans les littératures de l'océan Indien la référence à la Lémurie⁴⁸, brandie comme un signe identitaire même si elle a peut-être cessé d'être productive en tant que mythe⁴⁹.

Jean-Michel RACAULT

⁴⁵ Ce qui du reste est aussi le cas, dans un contexte différent, du mythe de l'Atlantide. Sur les résonances nationalistes de ses avatars modernes, voir l'étude de Pierre Vidal-Naquet « L'Atlantide et les Nations », in *Représentations de l'origine*, Cahiers CRLH-CIRAOI, n°4, Paris, Didier-Erudition, 1987, p. 9-28, repris dans *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris, Flammarion, 1990.

⁴⁶ La biographie de Laurent Beaufils évoque longuement les conflits au premier chef professionnels puis idéologiques qui opposèrent Chazal au milieu des industriels « Grands Blancs » auquel il appartenait. Le tableau au vitriol de la société mauricienne sur lequel s'ouvre *Petrusmok* (« Ce pays cultive la canne à sucre et les préjugés », *P.*, p. VI) atteste à la fois la marginalisation de l'auteur et l'ambivalence de son image de l'île, objet tantôt d'exécration, tantôt de mythification.

⁴⁷ Candidat du Parti Travailleiste à la députation et collaborateur régulier de son journal *Advance*, Chazal s'y livre à des polémiques contre Noël Marrier d'Unienville (lequel dénonce la « menace hindoue ») et y fait campagne pour l'indépendance, revendication essentiellement hindoue soutenue par le futur premier ministre Ramgoolam (voir sur ces points l'article d'Aslakha Callikan-Proag « De Marcel Cabon à Malcolm de Chazal : deux *perdi bande* », dans l'ouvrage collectif *Contributions sur Malcolm de Chazal*, Toulouse, l'Ether Vague, et Port-Louis (Ile Maurice), Editions Vizavi, 1996, p. 31-53).

⁴⁸ Par exemple dans la poésie réunionnaise (Boris Gamaleyra) ou malgache de langue française (Jacques Rabemananjara).

⁴⁹ Ce texte développe et prolonge une brève étude publiée sous le titre « Du mythe du continent austral à la Lémurie », in J.-F. Reverzy (éd.), *Un autre regard sur la dépression*, t. II, *Malaise dans l'océan Indien*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 223-232.

*Centre de Recherches Littéraires et Historiques de l'Océan Indien
Université de La Réunion*